

Le Périmètre

De la fenêtre du quinzième étage, Ursibel scrutait les rues boueuses d'Hurepoix quelque cinquante mètres plus bas. Toute la famille était partie en quête de ce qu'il était encore possible d'acheter dans ce coin misérable et, comme à chaque fois, Ernest lui avait donné l'ordre de rester à l'intérieur. Pour toute liberté, Ursibel avait le droit de regarder la télévision en réglant le volume au plus bas, ou de s'occuper de quelconque manière à condition de ne faire aucun bruit. Le vent glacé balaya sa fourrure brune constellée d'épis blonds qui lui donnaient l'air d'un ourson criblé de fléchettes dorées. Ses oreilles à l'affût des sons les plus imperceptibles procuraient un caractère intelligent à son visage, marqué d'une truffe sombre et d'un regard bleu azur. Il mesurait quarante-six centimètres – pour être exact – et ses membres se terminaient en griffes honorables.

Il alluma le transistor posé sur sa table de nuit. Les antennes étaient si rouillées qu'il avait abandonné l'idée de les remettre droites. De la friture grésillait sur presque toutes les fréquences, et la seule station audible diffusait un communiqué sur un bombardement de torchiers qui s'était produit le matin même, au nord du Périmètre de la ville. Ursibel palpa son thorax douloureux. Même si Ernest prenait un soin particulier à surveiller les pulsations de son cœur pour s'assurer que tout allait bien, Ursibel s'imaginait

renfermer une machinerie de clics et de glouglous en train de comploter contre lui. Ce problème de cœur était la raison pour laquelle Ernest Le Geoff l'empêchait de sortir, car son travail, bien qu'il fût un humain, était d'éduquer des oursons dont les parents avaient confié leurs petits à la religion. En tant que professeur émérite, sa mission consistait à enseigner tout ce qu'il savait de la planète Terre aux oursons. En outre, son temps libre était consacré à l'étude des habitats terrestres, et notamment des igloos, au sujet desquels il avait écrit une encyclopédie entière.

Ursibel s'éloigna de la fenêtre, tenaillé par la faim. Des fourmillements lui engourdisaient les pattes et il se languissait d'une assiette de purée au beurre comme il n'en avait plus croisé depuis longtemps. Pour couronner le tout, la bâche de sa fenêtre s'était encore détachée et laissait passer les courants d'air. Il déambula dans l'appartement à la recherche d'une activité qui lui ferait oublier l'envie de manger. Dans le salon, le canapé dégageait une odeur de moisi qui picotait la truffe. Les murs, aussi fissurés que les façades du quartier, étaient heureusement cachés par des bibliothèques remplies de livres.

Ursibel tenta d'en extraire un, juste pour voir, mais le volume collé à ses voisins de gauche et de droite refusait de quitter sa rangée. Il délaissa la bibliothèque pour retrouver le réduit où s'entassaient les affaires de son grand frère : Typhon. Un ourson de mauvais caractère mais qui avait le mérite de posséder des jouets plus intéressants, entre autres un télescope dont il ne se servait jamais car il le trouvait trop compliqué à utiliser.

Les connaissances d'Ursibel au sujet de la Terre se résumaient à quelques notions acquises depuis la fin de l'été, au début de son éducation auprès d'Ernest. C'était une planète étrangement bleue qui apparaissait une seule fois par an pendant la nuit du solstice d'hiver. Ses continents et ses mers forçaient l'adoration des Béryliens, ou plutôt, d'une petite catégorie de croyants dont Ernest faisait partie, et

que l'on appelait communément *ailéistes*. Ces gens étaient obsédés par l'idée de vivre sur la Terre. Ursibel trouvait cette intention absurde. Déménager sur Terre, rien que ça ! Comment pouvait-on voyager aussi loin quand les meilleurs avions jamais inventés peinaient à survoler le continent sans faire d'escale ?

À la différence de Typhon, Ursibel avait appris à maîtriser les réglages du télescope et s'en servait pour voir ce qui se passait en dehors de l'immeuble. En l'absence de son grand frère, il le transportait jusqu'à la fenêtre du séjour, et le remettait à sa place après plusieurs heures d'observations passionnantes. Cette matinée de solitude était l'occasion d'en profiter.

Ursibel poussa l'instrument monté sur un trépied à roulettes jusqu'à la pièce voisine et balaya une vaste étendue du Périmètre avec le télescope. C'était une route faisant fonction de frontière entre la Flore et la ville où Ursibel ne manquait jamais de découvrir des étrangetés. Véhicules militaires et individus de toutes espèces patrouillaient, erraient ou marchandaient sur ce ruban d'asphalte qui n'appartenait ni aux plantes ni aux gens d'Hurepoix. Ursibel scruta un point de contrôle où les végétaux devaient présenter leur laissez-passer pour vendre leurs fruits et leurs légumes en ville. Il s'amusa à détailler un agglutinement de betteraves chancelant sous le poids de leurs propres têtes, qui n'étaient rien d'autre que des racines bulbeuses fendues d'une bouche d'où ruisselait du sirop. Un jour, Ernest lui avait raconté que certaines étaient capables de s'échauffer à plus de cent degrés pour fabriquer du caramel mou.

Une rafale de vent dissipa les brumes jaunâtres à l'abord du Périmètre et l'immeuble tout entier grinça comme une vieille charpente de bateau. La peinture du plafond s'émietta dans un bruit de béton fissuré, ce qui dérangerait à peine Ursibel qui avait fini par ignorer la lente décomposition du bâtiment. Par contre, les claquements de

pas qui résonnaient dans la cage d'escalier lui signalèrent le retour de sa famille. Sans perdre une seconde, il se hâta de remettre le télescope à sa place. Les roulettes du trépied se prirent dans un tas de linge sale avant de renverser une lampe, qui à son tour heurta une pile d'encyclopédies consacrées aux igloos qu'Ernest n'avait pas réussi à vendre.

— Non, mais je rêve ! grogna ce dernier en entrant dans l'appartement. Je t'avais demandé de rester tranquille devant la télévision.

Les yeux d'Ernest brillaient d'une fièvre qui ne passait que rarement. Ses cheveux châtons, opulents et blancs sur les tempes, formaient d'élégantes volutes qui se terminaient en boucles au niveau de la nuque. Ses joues creuses étaient assombries par une barbe négligée et la peau de son cou, semblable à du marbre, avait subi les lacérations et les cicatrises symptomatiques du pitulus. Il s'agissait d'un mal transporté par les brumes jaunes dont souffrait la totalité de la population humaine, ainsi qu'un nombre considérable d'ours.

Au fil des années, les crevasses cicatrisaient de plus en plus difficilement jusqu'à faire ressembler les contaminés à des plaies ambulantes. Mais le pire était quand la maladie s'attaquait aux poumons. Un ours ou un homme modérément pituleux pouvait mourir en quelques mois si ses poumons étaient atteints et si l'antitout – le seul traitement efficace – venait à manquer.

Ursibel fut dépité par l'odeur du panier de courses. Il empestait les légumes flétris, bien loin du pain, de la viande et du fromage qui, jour après jour, se transformaient en lointains souvenirs.

Ernest épousseta son indigotine salie par les brumes jaunes du dehors. Il s'agissait d'une toge ample de couleur bleue que les croyants mettaient un point d'honneur à porter malgré les risques de reconnaissance et donc d'arrestation.

Tandis qu'Ernest nettoyait celles de ses trois oursons en secouant le tissu, Typhon fondit sur Ursibel.

— Tu as vu la Terre apparaître dans le ciel, gros débile ? C'est pour ça que tu as pris mon télescope ?

Typhon était brun et mesurait plus de soixante-dix centimètres. Ses jambes, semblables à des échasses, soutenaient un buste au dos voûté et à large carrure. Une paire d'yeux sombres animait son visage d'expressions hautaines, rappelant sans cesse son statut d'aîné, à qui l'on devait témoigner respect et soumission.

— J'essayais seulement d'observer les comestibles ! se défendit Ursibel.

Typhon l'agrippa par le col.

— Les *comestibles* ? Tu n'as rien de mieux à faire que de t'intéresser aux voleurs qui nous escroquent tous les jours ?

— Par la Grande Ourse, Typhon ! gronda Ernest en séparant les deux oursons. Ton petit frère a bien le droit d'utiliser ce télescope, tu ne t'en sers jamais !

Ernest était conscient de protéger Ursibel comme une porcelaine délicate, parfois aux dépens de ses frères et sœur, mais sa mission était de faire en sorte qu'il ne lui arrive rien jusqu'à ce qu'il soit obligé de le confier à quelqu'un d'autre, quand le temps serait venu. Au quotidien, il fallait surveiller cet ourson fragile, avoir l'oreille sur les battements de son cœur, et empêcher Typhon de lui taper dessus à la moindre occasion.

— Vous serez punis tous les deux ! Oui, tous les deux ! Toi pour avoir frappé ton petit frère et toi pour avoir utilisé le télescope de ton frère sans permission.

Ursibel baissa les yeux en faisant la moue.

— C'est pas mon frère, rumina Typhon, on ne sait même pas si ses parents sont ailéistes ni d'où il vient !

— Comment oses-tu ? s'irrita Ernest, ses parents étaient aussi ailéistes que les tiens et l'Église¹ m'a désigné pour

1. L'Église pour les ailéistes.

être le père de chacun d'entre vous, vous êtes donc frères et sœur.

— On ne peut pas déménager à cause de lui parce qu'il est soi-disant fatigué, il mange comme quatre et il ne fait que dessiner toute la journée.

— Tu ne pourrais pas la fermer, Typhon ? répliqua la petite ourse à lunettes plantée à côté d'Ernest. Il est malade du cœur. Il ne peut pas porter les courses.

Gourmandine s'était décoré l'oreille droite d'une barrette en forme d'étoile. Son visage avait préservé une truffe en forme de cœur, ainsi que la fourrure soyeuse propre aux oursinoux. Ses clignements d'yeux s'associaient à un calme à toute épreuve et son attitude, très réfléchie pour ses sept ans, était le fruit d'une maturité acquise par les livres dont elle s'abreuvait à longueur de journée.

— Toi, la donzelle je ne t'ai pas sonnée. Quand tu seras aussi intelligente que moi, tu pourras parler. Tu n'as même pas vu qu'Ernest venait de lui acheter des crayons neufs et du papyrus, alors que pour nous, c'est un pauvre bâton de réglisse, sec comme du mortbois. Sans compter que monsieur exprime son art pendant qu'on se coltine les courses pour le Clair de Terre.

Ernest perdit patience et souleva Typhon par l'indigotine.

— Ton frère doit dessiner tous les jours, je t'ai déjà expliqué pourquoi ! Tu vas passer un moment enfermé dans ce réduit jusqu'à ce que je t'appelle pour le déjeuner. Quant à toi, renchérit-il, un doigt pointé sur Ursibel, tu es consigné dans la chambre pour avoir utilisé le télescope sans permission.

— ET BROUILLOT ? vociféra Typhon derrière la porte du réduit, il attend qu'on soit tous transformés en sacs d'os pour nous apporter à manger ?

— Brouillot, Brouillot..., balbutia Ernest. Il a sans doute autre chose à faire... des difficultés à circuler sur le Périmètre... et n'oublie pas qu'il habite loin.

Une fois les courses soigneusement entreposées dans les placards, Ernest demanda à Gourmandine et à Ballotin de préparer des galettes avec la farine qu'ils venaient d'acheter sur le Périmètre. Puis il s'absenta de la cuisine pour glisser quelques papyrus vierges sous la porte de la chambre.

— Tu as dessiné ce matin ? demanda-t-il à Ursibel.

Ursibel était manifestement occupé à ouvrir et fermer les tiroirs où il rangeait ses dessins.

— J'espère que ce n'est pas encore des maisons. Tu en as assez fait pour une décennie.

Pour toute réponse, Ursibel glissa un dessin qu'il avait terminé la veille. Il figurait un endroit où la mer apparaissait au loin et, au premier plan, des bateaux aux coques multicolores, des filets, des cagettes empilées pleines de choses luisantes et des hommes affairés à porter des caisses. Ce dessin était si réaliste qu'il ressemblait à une photographie. Une boule se forma dans le ventre d'Ernest. Plus le temps passait, plus ce qu'on lui avait raconté sur cet ourson se s'avérait. Il n'était pas normal. De sa naissance jusqu'à aujourd'hui, rien n'était normal.

— Merci, dit Ursibel en attrapant les parchemins, mais j'avais demandé du papier pour mieux faire ressortir les couleurs. C'est tout terne sur le papyrus.

— Je n'ai pas les moyens de t'acheter du papier, murmura Ernest en entrouvrant la porte. Qu'as-tu dessiné sur celui-ci ?

— C'est un port. Et c'est qui, ce Brouillot dont vous parliez tout à l'heure ?

— Un ami, je t'expliquerai, éluda Ernest sur un ton qui n'invitait pas à creuser la question. Un porc ? répéta-t-il ensuite, les sourcils froncés. Je ne vois aucun cochon pourtant...

— Regarde les gros bateaux, indiqua Ursibel, et les oiseaux qui volent partout, c'est des mouettes.

— « Mouettes », articula Ernest, comme une syllabe fantaisiste.

Piqué par la curiosité, il se précipita sur une bibliothèque dont une rangée comportait un volume recensant toutes les créatures volantes. Les étagères d'Ernest débordaient d'encyclopédies sur la Terre. Leurs auteurs étaient qualifiés de « sibyllins » car ils possédaient le don de voir la planète bleue pendant leur sommeil. Ainsi, ces religieux sempiternellement coiffés d'un bonnet de nuit consacraient-ils la plus grande partie de leur vie à dormir, et à rapporter leurs rêves dans des livres qui servaient à l'instruction des ailéistes.

— « Mouette »... « Mouette »... « Mouette »... J'ai « Marabout », « Martin-pêcheur », « Moucherolle »... Pas de « Mouette », dit-il.

— On ne trouve jamais rien dans tes livres, bougonna Ursibel.

— Pourtant c'est *L'Encyclopédie des créatures volantes de la Terre*, d'Auguste Tétrapode, une référence !

Un avion passant à proximité ébranla l'appartement non sans faire crisser, craquer et geindre la structure de l'immeuble. Des écailles de peinture s'émiettèrent sur les cheveux d'Ernest et la silhouette hurlante d'un appareil militaire apparut à la fenêtre. C'était un torchier, arme dernier cri de l'aviation ursido-humaine et fierté du Supérieur Marsifal, le redoutable chef autoproclamé du peuple et de l'armée. La mission de ces appareils consistait à attaquer la Flore au napalm. Celui-ci allait mettre le feu quelque part pour une quelconque raison qui ferait l'objet d'un article dans le journal du lendemain.

Ursibel fut soulagé quand vint le moment de passer à table. Il allait enfin demander à Gourmandine et à Ballotin les détails de leur sortie matinale.

— On a seulement vu des légumes d'hiver, déclara Ballotin, ils vendaient les mêmes choses que la semaine dernière.

Ballotin avait la fourrure ébouriffée par la marche ventée de ce matin. Ses jambes, courtes et musclées, lui donnaient une démarche décidée et l'air d'un ourson toujours affairé.

Ernest adorait sa tête volumineuse plantée de deux oreilles qui ressemblaient à des pétales à moitié fanés.

— Sinon, rien qui sorte de l'ordinaire, conclut-il en se demandant de quel côté de l'assiette mettre le pilulier d'Ernest. Ah si ! On a vu des cotons partir au centre-ville pour y vendre leur fibre.

— Le vent arrachait les boules de leurs branches, pouffa Gourmandine, il fallait les voir leur courir après.

— Il n'y a pas de quoi rire, fit remarquer Ernest en posant une marmite pleine de poireaux bouillis sur la table. Ils essayent de gagner leur vie honnêtement, comme tout un chacun. TYPHON, À TABLE !

— Il boude, dit Ballotin.

Un autre torchier frôla l'immeuble, ébranlant une nouvelle fois l'appartement. Ernest empêcha les verres de se renverser et toussa à cause des poussières tombées du plafond.

— On peut allumer la télé ? demanda Gourmandine.

— Hors de question ! La propagande anti-ailéiste affichée dans les rues ne vous suffit pas ?

— On se régale ! s'exclama Typhon en essorant une tige de poireau avec le plat de son couteau.

— Est-ce qu'ils ont mal quand on les met dans l'eau bouillante ? demanda Ursibel, un œil posé sur la tige verte avachie dans son assiette.

— Bien sûr qu'ils ne souffrent pas, assura Ernest. Les poireaux donnent les tiges qu'ils peuvent trancher au-dessus de leur tête et ça repousse en moins d'une semaine. Elles bougent encore un peu une fois coupées, mais... non... cette nourriture ne souffre pas.

— Et même, si elle souffrait, beugla Typhon en montrant une tige à moitié mâchée dans sa bouche, je mettrais bien mon temps à mastiquer. *Comme... ça...*

— Espèce de sauvage ! siffla Gourmandine, dégoûtée.

Ursibel buvait à grands traits pour dissiper le goût terreaux des poireaux. Les verres étaient remplis d'une eau

mélangée à de la poudre d'indigo, car bleuir l'eau potable était l'un des premiers rituels ailéistes inculqués aux oursons, comme un moyen de se lier aux océans terrestres par la boisson.

— J'ai prévu de faire cours sur le toit cet après-midi, annonça Ernest, lorgnant du coin de l'œil Typhon qui donnait des coups de pied dans sa chaise haute pour la positionner devant son assiette. Ça permettra à Ursibel de prendre l'air. Le vent a bien éclairci le ciel et les brumes sont moins opaques. Nous resterons jusqu'à la nuit pour étudier les constellations. Après tout, l'Avent du Clair de Terre vient de commencer. En cette période, vous devez rapprocher votre conscience du ciel au lieu de ne songer qu'à vos commandes de jouets.

Ursibel sentit l'excitation monter dans son ventre. Le toit offrait une vue imprenable sur les monuments d'Hurepoix : le Gueulard, le musée de la pâte à tartiner, le palais d'Acier, et même les lumières de Popourry. Des endroits qu'il était le seul à ne pas connaître mais dont ses frères et sœur lui avaient raconté qu'on y trouvait tout ce qu'on voulait, et surtout, des tas de choses à manger. Il se prit à espérer que l'étude des constellations ne dure pas trop longtemps, car Ernest avait la fâcheuse habitude de s'éterniser des heures à rabâcher le nom des étoiles en latin, connu par les ailéistes pour être la langue des Terriens.

À peine descendus de leurs chaises hautes pour quitter la salle à manger, les oursons furent rappelés à l'ordre par Ernest.

— Hep, hep, hep... vous n'avez rien oublié ?

Les yeux de Gourmandine s'illuminèrent.

— On est mercredi, c'est le jour du sérum !

La petite s'égaya en battant des pattes, impatiente d'accomplir l'action de grâces hebdomadaire des oursons ailéistes. Le sérum était rangé dans une commode précieuse ornée de pommeaux en saphir gravés aux formes des continents terrestres. En plus des reliques sauvées du

déménagement, elle renfermait aussi les dessins les plus réussis d'Ursibel.

Un tiroir grinça. L'intérieur tapissé de velours bleu renfermait trois bouteilles soigneusement alignées. Sur chacune d'elles, des étiquettes écrites à l'encre de myrtille indiquaient la mention : « Sérums microsomatiques ».

Ernest prit une cuillère en argent oxydée.

— Puisque votre sœur est la plus enthousiaste, je vais commencer par elle.

Gourmandine grimpa sur ses genoux et ouvrit la bouche en fermant les yeux. Très concentrée.

— Voi-là..., sourit Ernest.

Tous les sept jours, Gourmandine et ses frères avalaient une potion inventée il y a fort longtemps par le moine Émile Millième. C'était un éminent sibyllin féru de chimie dont la statue venait d'être renversée par la police marsifalienne, au centre de l'ancien quartier ailéiste d'Hurepoix. Ernest leur avait montré dans *L'Offensive* la photo de la statue à terre : elle représentait un homme barbu tenant un globe terrestre dans une main et une fiole du fameux sérum dans l'autre.

La formule de Millième était composée en majeure partie de jus de chou quintal, mais Ursibel s'était souvent demandé comment ce légume à grosse tête était devenu l'ingrédient principal du sérum microsomatique. Une fois mélangé à un deuxième élément (tenu secret par les moines limonadiers), le sérum arrêta la croissance des oursons sans interrompre leur développement intellectuel. Ainsi, la communauté ailéiste comptait des poupons capables de raisonner comme des vieux sages.

Gourmandine fit danser le sérum à l'intérieur de sa bouche, l'air satisfait, puis quitta gracieusement les genoux d'Ernest pour laisser la place aux garçons. Chacun avala une dose au goût de chou, légèrement salée, puis Ernest mesura ses petits l'un après l'autre à l'aide d'un mètre de couturière.

— C'est parfait, annonça-t-il comme une bonne nouvelle à Gourmandine. Tu n'as pas grandi d'un millimètre.

— Trop contente ! s'enthousiasma Gourmandine, tandis qu'Ernest reportait sa taille sur un carnet de santé. Ballotin mesurait toujours cinquante-deux centimètres, Ursibel quarante-six et Typhon...

— Par tous les saints sibyllins du calendrier ! s'irrita Ernest, tu as pris cinq millimètres depuis mercredi dernier... (Très fâché, il reporta *soixante et onze centimètres et demi*, cette fois au crayon rouge.) J'avais pourtant augmenté ta dose d'une demi-cuillerée...

Typhon haussa les épaules.

— Ça fait bientôt douze ans que j'avale ce truc. J'en ai ras la fourrure d'avoir l'air d'un oursinou !

Ernest haleta, comme s'il venait de recevoir une claque dans le dos.

— Il recrache sa cuillerée, s'empourpra-t-il les mains jointes en regardant le plafond, ce sacapoil crache le sérum derrière mon dos toutes les semaines ! On en a déjà parlé mille fois ! Les Saintes Écritures disent que vous devez rester petits pour avoir la taille adéquate au moment de vous empelucher.

— Me transformer en peluche, ben voyons !

— C'est l'épreuve attendue par tous les oursons ailéistes jusqu'à être ramenés à la vie par l'Élu !

Ernest accompagna ces paroles d'une « vénération à la Terre », un mouvement qui consistait à joindre le bout des dix doigts pour former une sphère avec les mains. Gourmandine et Ballotin accomplirent le même geste et psalmodièrent ensemble :

— *Nous y parviendrons.*

— Eh bien moi, je n'ai pas envie d'être des vôtres, croassa Typhon.

— Ne dis pas ça, s'indigna Ballotin, tu seras bien content quand la Terre sera devenue ton foyer.

— Content ? Je devrais être content de me retrouver sur Terre changé en nounours avec un nœud rouge autour du cou et un œil arraché ?

Ernest rouvrit la bouteille.

— J'en ai assez entendu, s'énerva-t-il en s'emparant du récalcitrant, tu vas avaler une double dose sans discuter, ou je confisque tes maquettes d'avions torchiers.

Le ventre d'Ursibel se noua. Comme son frère aîné, il trouvait très contrariant de finir en nounours sur une autre planète, à attendre d'être ressuscité par un vague Élu dont parlait une prophétie.

Ernest obligea Typhon à avaler deux cuillerées entières et invita ses petits à passer le reste de la journée sur le toit. Il dissuada Ballotin d'emporter sa mitraillette à gadoue et veilla à ce qu'ils soient tous munis d'une paire de lunettes de soleil, car leurs yeux n'étaient pas habitués à une luminosité aussi forte.